

ALEXANDRA LEDERMAN ET ALAIN MIRO
PRÉSENTENT

PERCUJAM

ARTISTE AUTISTE, UNE LETTRE D'ÉCART



 PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL DU FILM
FRANCOPHONE D'ALBI 2017

UN FILM DE ALEXANDRE MESSINA



DISTRIBUTION : JOUR2FÊTE

Sarah Chazelle & Etienne Ollagnier
9, rue Ambroise Thomas - 75009 Paris
contact@jour2fete.com
Tél. : 01 40 22 92 15

PRESSE :

Florence Narozny
assistée de Clarisse André
florence.narozny@wanadoo.fr
Tél. : 01 40 13 98 09

Matériel presse téléchargeable sur www.jour2fete.com

Alexandra Lederman et Alain Miro présentent

PERCUJAM

UN FILM DE ALEXANDRE MESSINA

DURÉE : 1 H 04

SORTIE LE 4 AVRIL





SYNOPSIS

PERCUJAM est un groupe de musique unique, composé de jeunes adultes autistes et de leurs éducateurs.

Artistes de génie, ils sillonnent les scènes françaises et étrangères avec un répertoire entraînant, aux textes poétiques et militants.

Un monde à découvrir, où travail, humanisme et humour riment avec musique.

ALEXANDRE MESSINA

/ RÉALISATEUR

COMMENT AVEZ-VOUS CROISÉ LA ROUTE DE PERCUJAM ET D'OÙ VOUS EST VENU LE DÉSIR DE FAIRE UN FILM SUR EUX ?

J'ai été mis par hasard en contact avec l'une des éducatrices. Je l'ai rencontrée, puis elle m'a invité à une répétition afin que je puisse me rendre compte de ce qu'ils faisaient. Lorsque je suis arrivé, ils avaient déjà commencé à travailler. Et là, j'assiste pendant près d'une vingtaine de minutes à une session musicale : je ne cesse de me demander qui sont les artistes. Je vois un groupe en osmose et qui fonctionne parfaitement. Ce n'est que lorsque la musique s'arrête que je constate, en effet, qu'il y a quelques pathologies assez lourdes. Mais j'ai pu constater à quel point, lorsqu'ils étaient ensemble, il se passait incontestablement quelque chose. Je me suis dit qu'il y avait vraiment matière à creuser. Je rencontre alors les gens de l'association, je leur dis que je ne savais pas où j'allais mais avais très envie de passer du temps chez eux, avec eux et de les suivre pendant plusieurs mois. Voire même de passer une semaine au centre avec une petite équipe. Tout leur allait à l'exception de cette semaine qui était compliquée à mettre en place. Très vite l'idée d'un film s'est imposée, parce qu'avant toute chose il y avait des personnages. Récurrents. Ils s'imposaient naturellement.

VOTRE FILM POSSÈDE SA PROPRE DRAMATURGIE, TRÈS À L'ÉCART D'UN REPORTAGE OU D'UN DOCUMENTAIRE TRADITIONNEL...

Je ne voulais pas faire ce qui avait déjà été fait. J'arrivais sur un terrain déjà visité, notamment par des chaînes comme France 5 ou Canal + qui avaient rencontré Percujam. Mais leurs images étaient systématiquement centrées sur les TOC. Mon approche était différente. Je souhaitais m'immerger dans l'équipe et me faire oublier. L'autisme est un monde particulier dont j'ignorais tout. Je voulais trouver une fenêtre pour que les gens comme moi, qui ne savaient rien de cette pathologie, puissent vivre avec celles et ceux qui en sont atteints. J'ai suivi ce qui me caractérise dans mon travail de cinéaste :

suivre une dramaturgie qui ne soit pas classique, c'est à dire ne pas dévoiler d'emblée les informations, laisser vivre et laisser les personnages libres. Tout comme les spectateurs. Le maître mot est d'éviter toute manipulation, privilégier l'authentique et le sincère. C'est comme cela que j'ai abordé le film, en me tenant à distance du reportage mais aussi de la forme documentaire. On peut déceler une forme de fiction dans le fait que les personnages aient des préoccupations intimes qui leur sont propres, qui les individualisent et qui puissent toucher le plus grand nombre de spectateurs.

COMMENT LE TOURNAGE S'EST-IL ÉLABORÉ ?

Cela s'est fait par étapes. J'ai été très bien accueilli par les jeunes artistes, à l'exception de deux d'entre eux, plutôt hostiles. Il y en avait un qui, par exemple, dès que je posais ma caméra me donnait un bon coup d'épaule. Comme pour me faire comprendre que j'étais sur son territoire. Mais les choses se sont peu à peu décrispées, surtout lorsque nous avons décidé de montrer un teaser du film aux jeunes mais aussi à leurs parents et au personnel du centre. Dès lors, je crois qu'ils ont tous ressenti la bienveillance de notre projet.

Cela étant dit, le film s'écrit d'abord pendant le tournage. Et ce qui me guidait, c'était l'énergie que j'avais lorsqu'après une journée de travail je rentrais chez moi. Ils me communiquaient leur propre énergie et une part d'eux-mêmes, que je voulais absolument restituer dans le film, qu'il soit innervé par cela. Par cette joie, par le fait que la musique puisse nous emmener ailleurs. En fait, il fallait s'approprier. Et très vite j'ai pu déceler les problématiques de certains. Et forcément l'histoire s'est écrite naturellement, au fur et à mesure des rencontres, des approches. Cela m'a permis, sans rien provoquer, de savoir à quel moment il fallait être présent, sur qui poser la caméra à tel moment plus qu'à tel autre...

ON S'ATTEND À UN FILM SUR DES AUTISTES CHANTEURS MAIS VOUS INVERSEZ D'EMBLÉE CE PRISME. CE SONT DES ARTISTES AVEC UNE PATHOLOGIE...

La question ne s'est même pas posée. Dès le départ je n'ai vu que des rock-



stars, des musiciens (*rires*). De plus j'étais nourri par les rencontres durant les concerts où j'ai pu interviewer des gens du métier, comme les membres de The Voice, du groupe Tryo ou le chanteur lyrique Laurent Naouri, qui est dans le film. Tous me disaient combien ils étaient stupéfaits par la facilité et la vitesse avec laquelle les gamins se mettaient en place : en quelques minutes, alors que cela peut prendre plus d'une demi-heure chez certains professionnels. C'est sans doute parce qu'ils ne s'encombrent pas de toutes ces questions d'égo, de préparation mentale. Ils sont face à leur instrument et hop, ils sont prêts !

VOUS N'AVEZ PAS SOUHAITÉ INTERVIEWER LES ÉDUCATEURS OU LES PARENTS...

La question s'est posée à un moment. Nous en avons dans les rushes... Nous avons même envisagé une voix off. Mais très vite les gens se croyaient obligés de commenter l'autisme. Et c'était le contraire de notre démarche.

POUR AUTANT LES ÉDUCATEURS SONT PRÉSENTS DANS LE CADRE...

Il était important de montrer leur travail au quotidien. Leur présence. Et en même temps, voir comment ils laissent vivre ces jeunes. J'avais envisagé à un moment de filmer un concert juste avec les jeunes. Sans les éducateurs. On m'a fait comprendre que cela n'était pas possible car si tout se passe bien, aucun problème. Mais au moindre souci, ils sont dans l'incapacité de gérer la situation. Les éducateurs sont donc essentiels à la bonne marche des concerts et en même temps tout se fait en douceur, de manière quasi invisible.

LA DRAMATURGIE DU FILM, UN PEU COMME POUR UNE FICTION, REPOSE SUR LES PAROLES DES CHANSONS QUE VOUS AVEZ PRIS LE SOIN DE METTRE EN AVANT...

C'était une des ambitions du film : qu'il soit vu avec l'optique d'écouter les textes. Pourtant ce n'était pas évident de les faire entendre. Nous avons été tentés de sous-titrer quelques parties. Mais il n'était pas pensable de dire aux spectateurs ce qu'ils devaient écouter.

LA FAÇON DE LES FILMER EST TRÈS BELLE CAR ELLE RÉFUTE L'A-PRIORI DE LA FRAGILITÉ. VOUS LES CAPTEZ DANS LEUR FORCE, LEUR PUGNACITÉ...

...Et surtout leur beauté intérieure ! Je voulais filmer leur joie lorsqu'ils font de la musique. L'endroit où ils nous emmènent, qui semble si pur, si naturel. Pour autant le film ne sombre jamais dans l'angélisme. On y parle de la vie, de sexe... Il était important de montrer qu'ils ont les mêmes préoccupations que nous. Être beaux, être désirés... Au fond, juste créer des parallèles, des ponts avec ce que nous sommes.

COMMENT AVEZ-VOUS GÉRÉ LA PRÉSENCE DE LA CAMÉRA, INTRUSIVE PAR NATURE...

C'était tout l'art de s'immerger sans se faire repérer. Pour autant, nous ne nous sommes jamais cachés. Je les habituais à un dispositif dans lequel j'étais présent mais de manière douce, tranquille. Sans aucune demande. Cela prend du temps bien sûr mais au final pas tant que cela. J'ai été assez vite accepté par la grande majorité d'entre eux. Grâce aussi aux éducateurs.

LA PLACE DE LA CAMÉRA EST DÉTERMINANTE DANS CE TRAVAIL. NI INQUISITRICE NI DISTANCIÉE. COMMENT L'AVEZ-VOUS TROUVÉE ?

Naturellement. En laissant vivre les choses autour de soi et en sentant à quel moment on peut entrer dans la bulle personnelle de chacune et chacun. Je ne prémédite rien. Personnellement je n'ai aucune envie que l'on plaque une caméra sur moi et, je crois que je sais à quel moment je ne suis pas intrusif. De plus, le choix de l'équipe qui était avec moi était important. Nous étions très peu sur le plateau. Rarement plus de deux car, justement, il était important de ne pas être intrusifs. Et chacun d'entre nous avait cette sensibilité et cette délicatesse d'approche, indispensables à la réussite du projet.

SUR COMBIEN DE TEMPS LE TOURNAGE S'EST-IL EFFECTUÉ ?

Le tournage s'est étiré sur une période de cinq ans. Mais il y a eu des périodes plus ou moins intenses. Parfois j'y allais une seule journée dans la semaine. Plus du tout pendant les vacances d'été, les jeunes repartent en famille. Mais

j'ai aussi eu la chance de vivre avec eux en immersion. Dans leur foyer, ou durant cette fameuse semaine si difficile à organiser mais qui a bien eu lieu. C'était très important de passer la nuit sur place, d'être avec eux au petit-déjeuner, je savais que j'entrairais pleinement dans leur sphère.

VOTRE FILM PARLE À LA FOIS DE LA VALORISATION DE L'INDIVIDU ET DE LA FORCE DU COLLECTIF. DES VALEURS À CONTRE-COURANT DE NOTRE ÉPOQUE INDIVIDUALISTE...

Les membres de Percujam sont en permanence dans le collectif. Ils ne ressentent pas comme nous ce besoin d'exister contre les autres. Ils sont juste dans leur implication artistique. Ils veulent mener à bien leur interprétation. Et je ne parle même pas du boulot des éducateurs qui est extraordinaire. Ils demandent constamment à chacun comment il va. Ils ont une patience infinie, ils sont tournés vers l'autre et sont, eux aussi, dans la bienveillance. Ils savent qu'ils forment un tout et que la réussite du groupe dépend de cela.

LE COLLECTIF EST AUSSI UNE MANIÈRE DE PENSER CE FILM CAR LE PREMIER CARTON DU GÉNÉRIQUE DE FIN SIGNALA LA PRÉSENCE AUPRÈS DE VOUS DE DEUX CO-AUTEURS QUI SONT AUSSI LES COPRODUCTEURS : ALEXANDRA LEDERMAN ET ALAIN MIRO...

Ce fut vraiment un travail d'équipe. L'écriture commence bien sûr au tournage avec les personnages qui s'imposent, les situations parfois conflictuelles auxquelles nous assistions ainsi que leurs résolutions. En fait, le montage la parachève car il est alors question de choix. Nous étions quatre autour de la table de montage, ce qui n'était pas toujours simple. Mais cette diversité des regards était indispensable. Il faut y ajouter les regards extérieurs que nous avons sollicités, par le biais de projections privées organisées auprès de gens de cinéma, bienveillants et qui nous ont rassurés. Malgré tout, nous sommes restés sur notre postulat de départ. Très vite, nous étions d'accord pour ne pas utiliser de voix off, ni aucune interview périphérique, d'éducateurs ou parents et, surtout, que nous resterions sur les jeunes sans tenter d'expliquer leur maladie...



ILS ONT VU LE FILM...

Cette projection avec eux et leurs parents a été un moment important. Et angoissant (*rires*). Nous étions évidemment anxieux car nous avons gardé des séquences qui pouvaient ne pas être faciles à voir pour un père, une mère. Leur accueil positif et enthousiaste nous a profondément rassurés.

LE FILM EST COURT, CONCIS, SANS FIORITURE...

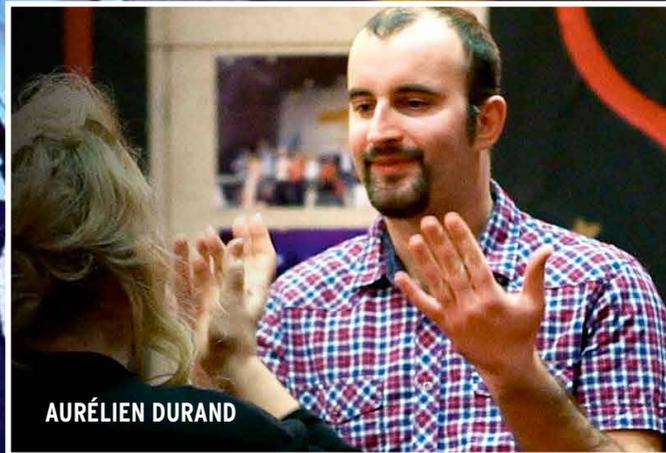
En 1 h 04 tout était là. Nous aurions pu l'étirer, ajouter d'autres narrations. Mais cela n'apportait rien de plus. Et puis les distributeurs nous ont confortés sur ce choix. Le film est court mais il est ce que nous souhaitions.

ALEXANDRE MESSINA / BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Après plusieurs courts et moyens métrages, Alexandre Messina se fait remarquer avec le film *LA STORIA DI B* (Festival d'Annecy, 2005), qui traite de la vie ouvrière d'un petit village d'Italie, son pays d'origine.

LES MARAIS CRIMINELS est son premier film sorti en salle en 2010. Ce road-movie dans les marais poitevins, évoque la relation entre deux jeunes femmes en perdition. À noter la musique originale d'Alain Jomy. L'authenticité des villes, des campagnes, des villages, des gens en somme, est une couleur qui prime dans le travail d'Alexandre Messina. À travers ses films, le réalisateur nous parle avant tout de relations humaines et d'émotion.

Le documentaire *PERCUJAM* s'inscrit bien dans cette continuité, tout comme son prochain film (en tournage), *JE T'AIME, FILME MOI*.



AURÉLIEN DURAND

ALEXANDRA LEDERMAN ET ALAIN MIRO

/ CO-AUTEURS ET COPRODUCTEURS

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS RETROUVÉS DANS CETTE AVENTURE ?

ALAIN MIRO : Alexandre a rencontré une des éducatrices du foyer. Le cinéaste qu'il est a spontanément, instinctivement, réalisé quelques premières images. Lorsque nous avons découvert ces images, Alexandra et moi avons immédiatement pensé à faire un film. Nous étions tellement convaincus que nous avons commencé à filmer très vite, en immersion pendant plusieurs mois, au mépris des grandes règles de production qui exigent que l'on établisse d'abord un montage financier (*rires*).

ALEXANDRA LEDERMAN : J'étais proche du réalisateur et Alain est un ami de vingt ans. Nous avons toujours entretenu des liens amicaux et professionnels et avons depuis longtemps envie de travailler ensemble. Quand Alexandre m'a parlé du groupe Percujam et de son désir de faire un documentaire, nous nous sommes rencontrés tous les trois et avons eu tout de suite l'envie de nous impliquer. Nous avons eu de la chance que le centre Alternote nous fasse confiance et nous ouvre ses portes. Du coup, nous avons tout initié avec nos propres deniers et au fur et à mesure les partenaires nous ont rejoints.

SUR LE PAPIER PERCUJAM EST UNE MAGNIFIQUE HISTOIRE HUMAINE ET ARTISTIQUE. MAIS POURQUOI VOUS EST VENUE L'ENVIE D'EN FAIRE UN FILM ?

ALAIN MIRO : Il y a une universalité très forte dans le travail de ces jeunes artistes et de leurs éducateurs spécialisés. Un aspect social, ce centre a été compliqué à créer. A cette perspective, s'ajoute une aventure humaine où l'on voit que le travail, la confiance, le don et la manière positive de voir les choses permettent d'avancer vers ses rêves. Ces jeunes nous disent

juste de croire en nos rêves et c'est un message qui fait un bien fou. Cette universalité nous a très vite portés vers le cinéma, qui est un art destiné au plus grand nombre. Dans l'idée, beaucoup de monde nous a encouragés, mais dans le concret peu nous a suivis. C'était compliqué, il nous a fallu être opiniâtres. Nous sommes trois artisans atypiques qui, outre le manque de moyens, ont une envie de faire les choses par eux-mêmes.

VOUS ÊTES TOUS LES DEUX CRÉDITÉS AU GÉNÉRIQUE COMME CO-AUTEURS.

ALEXANDRA LEDERMAN : Alexandre tenait la caméra, filmait mais c'est au montage que le film s'est vraiment écrit. À partir des rushes, nous avons écrit l'histoire que nous voulions raconter. Il fallait donner un sens aux images. Et ce sens il fallait y réfléchir tous ensemble. Ce sont surtout eux, les jeunes, les éducateurs, leur image, qui nous ont inspiré l'histoire. Pas l'inverse. Il y a une logique. On nous ouvre les portes, on filme, l'histoire se crée.

ALAIN MIRO : Alexandre est un poète et essaie toujours de tirer de ses rencontres l'humanité et la substantifique moëlle de celles-ci. Il s'appuie toujours sur le travail de scénaristes pour l'aider à aller vers son objectif. Comme il n'y avait pas de réel scénario au départ, nous avons cherché ensemble ce que nous voulions dire et souhaitions faire.

QUELLE FUT DÈS LORS LA LIGNE DIRECTRICE DU FILM ?

ALAIN MIRO : Le parti pris que nous avons choisi de suivre est justement l'absence de squelette scénaristique. Parce que nous avons sciemment tout misé sur les personnages. Mais aussi, sur le message que nous voulions transmettre : ne pas avoir peur de la différence. De toutes les différences. Nous ne sommes pas tous capables de faire ce qu'ils font. Il y a des scènes qui peuvent paraître anodines mais qui sont traversées par quelque chose de puissant. Par exemple, lorsqu'au cours d'un simple repas au foyer, l'un d'entre eux est surpris en train de se masturber. Il persiste et affirme : « *C'est mon corps ! Je fais ce que je veux.* » Beaucoup d'adolescents sont incapables de formuler cela, de façon aussi forte, face à la société et aux



SÉBASTIEN CLENET

LUDMILLA BRENELIÈRE et DIANE LECONTE

parents. Dénicher ce genre d'instant, nous paraît être intéressant pour le spectateur.

ALEXANDRA LEDERMAN : L'autre idée majeure était de faire de la musique l'un des personnages principaux de cette histoire. Les textes et les mélodies écrites par le groupe Percujam ont servi de trame. Le film a son propre langage. Ce n'est pas un reportage sur l'autisme. Nous avons juste envie d'ouvrir une porte, de donner envie et d'être à leur image : festifs et joyeux.

IL N'Y A AUCUN DOLORISME OU APITOIEMENT DANS LE FILM...

ALAIN MIRO : Il y a une bienveillance dans le film. Bien sûr, on voit ce qu'ils sont. On ne va pas le cacher. Mais le propos n'est pas d'appuyer. Dans le film nous n'avons pas d'images de crises, qui font pourtant aussi partie de leur réalité. Nous avons souhaité faire un film en forme de divagation dans leur univers, dans leur esprit et leur quotidien. Ils nous touchent. Et on sourit avec eux.

ALEXANDRA LEDERMAN : Ils disent des choses parfois plus intéressantes et pertinentes que nous. Nous avons envie de mettre en lumière leur brillance, leur sensibilité. Et il fallait prendre du temps pour arriver à cela. Ils sont autistes, ils sont musiciens. Et ce bien avant le film, et bien après.

VOUS MONTREZ DANS LE FILM QUE LEUR PATHOLOGIE N'EST PAS POUR AUTANT UN HANDICAP DE VIE...

ALAIN MIRO : Non seulement on découvre qu'ils arrivent à vivre pleinement, en collectivité, mais aussi à transmettre, à communiquer avec le public. La communication est pourtant un des problèmes de l'autiste, tout comme la maîtrise de ses émotions. Eux, ils y parviennent. Certes, dans ce contexte précis. Mais on peut en tirer une leçon, y compris sur nous-mêmes.

ALEXANDRA LEDERMAN : Ce ne sont pas des ovnis et le film le montre. C'est juste nous à la puissance 1000. On se reconnaît en eux ; on reconnaît des proches. Il y a une jeune fille obsédée par son poids, par son envie d'être belle, celle qui est en boucle, un autre garçon qui est plutôt contrôlant... Ce sont des êtres humains qui ont les mêmes défauts que nous mais très sûrement de manière exacerbée.

LA QUESTION DE LA RESPONSABILITÉ DU FILM FACE À SON SUJET SE POSE-T-ELLE À UN MOMENT OU UN AUTRE ?

ALEXANDRA LEDERMAN : La question ne s'est pas posée en ces termes. Mais nous y avons répondu en cherchant à être authentiques.

ALAIN MIRO : Nous avons une certaine éthique évidemment mais n'avons pas vraiment joué la carte du « message à faire passer ». Elle est dans notre manière de faire, de filmer, de raconter... Nous avons essayé d'être délicats, bienveillants mais surtout vrais. Afin de ne pas tomber dans l'angélisme.

VOUS PARLIEZ PRÉCÉDEMMENT DES PAROLES ET DES TEXTES DES CHANSONS QUI SONT VRAIMENT INTÉGRÉS À LA NARRATION ET, D'UNE CERTAINE MANIÈRE, ÉDIFIENT LA DRAMATURGIE DU FILM...

ALAIN MIRO : Faire entendre leurs paroles, leur excellence, ces textes chargés de sens, pleins d'autodérision, pétris d'idées, de puissance émotionnelle et d'énergie, était un objectif déterminant. Ils disent : « *Artistes autistes une lettre d'écart, artistes autistes une note d'espoir.* » Rien à ajouter.

ALEXANDRA LEDERMAN : Il faut également parler de leur force d'interprétation qui est pour beaucoup dans l'émotion que nous avons envie de faire passer. Ces jeunes sont incroyables. La première fois que nous sommes allés les voir en concert, nous avons pris une claque. Je me demandais si je ne rêvais pas. Autant de bonnes chansons, de grands textes...

ALAIN MIRO : Ils ont cette capacité des grands auteurs de dire des choses très profondes derrière des textes très simples. Comme Mylène, qui pourtant s'exprime peu, est capable de dire : « *Je ne suis pas une cloche, il y en a dans ma caboche.* » Ou encore dans la chanson punk-rock TIC & TOC : « *J'ai des tocs, j'ai des tics, ce n'est pas génétique. J'ai des tics, j'ai des tocs, ce n'est pas dramatique...* » La justesse de leur propos, le choix précis de leurs mots, la musicalité de leurs paroles... Tout atteste de leur véritable talent. Il fallait que cela guide le film.

ALEXANDRA LEDERMAN : Tout est fort chez eux. Le pont entre eux et le public c'est la musique sans aucun doute. Mais pour toucher, émouvoir les spectateurs, il fallait que leurs textes, leur façon d'être au monde, leur rapport à l'actualité soient au cœur de notre film.

FINANCER LE FILM A ÉTÉ DIFFICILE ?

ALEXANDRA LEDERMAN : (*rires*) Oui ! Nous y avons laissé des plumes mais nous en sommes fiers.

ALAIN MIRO : Peu importe. Ce n'est pas le propos. Nous savons ce que nous avons traversé et sommes heureux de l'avoir vécu.

ÉVIDEMMENT ILS ONT VU LE FILM...

ALAIN MIRO : Avant de parler de leur réaction, je voudrais évoquer celle de leurs parents qui nous ont confié que pour la première fois, leurs enfants étaient vus comme eux les voyaient.

ALEXANDRA LEDERMAN : On n'imagine pas ce qu'ils ont subi en tant que parents d'enfants différents. Tout ce qu'ils ont dû surmonter comme épreuves. Et d'un seul coup tout le monde les applaudit. Il y a une fierté. Une bascule.

ALAIN MIRO : Une image positive, uniquement et enfin positive, de leur enfant leur est renvoyée. Nous l'avons bien ressenti, très fortement, lors de leur spectacle à l'Olympia. Si on arrivait à faire transpirer un peu de ce bonheur à l'écran, on aura réussi.

ALEXANDRA LEDERMAN : Il faut dire aussi qu'il existe très peu de centres comme celui d'Alternote. Certains parents sont dépourvus car ils n'ont pas de structures vers lesquelles se tourner. Et là nous avons un rôle à jouer. J'espère que nous pourrons initier quelque chose. Bien sûr que nous n'expliquons pas tout en une heure. Mais nous voulions juste sortir l'autisme de l'obscurantisme. Et que cela soit festif.

LAURENT MILHEM

/ MEMBRE DU GROUPE PERCUJAM ET CHEF DE SERVICE ÉDUCATIF

VOUS PARTICIPEZ À L'AVENTURE PERCUJAM DEPUIS SES DÉBUTS. POUVEZ-VOUS RACONTER COMMENT TOUT CELA A DÉBUTÉ ?

J'ai débuté en 1999 comme éducateur spécialisé auprès d'autistes. Étant moi-même sur mon temps libre musicien, batteur et percussionniste, j'ai proposé très vite un atelier musical dans l'IME (Institut Médico-éducatif) où je travaillais et où existait déjà un petit groupe appelé les Travailleurs du Dimanche composé de deux éducateurs et trois jeunes. Un des éducateurs étant sur le départ, j'ai repris le flambeau en souhaitant simplement étoffer la formation. Qu'il y ait plus de jeunes et d'éducateurs. Comme je faisais de la percus et que pendant les premiers concerts nous faisons essentiellement des sessions 'jam', le nom du groupe est venu tout seul Percujam.

En revanche, je ne suis que batteur et pour construire des morceaux j'ai besoin de mélodies. Les jeunes autistes du groupe ont commencé à me proposer des accords, je trouvais un air avec eux et peu à peu un morceau se composait. Au fur et à mesure, le groupe s'est étoffé. Vers 2004 nous étions déjà plus d'une dizaine.

LES CONCERTS SONT ARRIVÉS ASSEZ RAPIDEMENT...

J'ai grandi dans le même entourage que le groupe Tryo qui, à cette époque, commençait à bien marcher. Un jour j'appelle Guizmo, leur chanteur, pour lui expliquer que je fais de la musique avec un groupe d'autistes et d'éducateurs et je les invite à venir nous écouter. Ils sont venus et se sont pris une vraie claque, hallucinés par les capacités musicales des jeunes. Dès la fin de la répétition, ils nous ont offert de faire la première partie de leur concert au Cabaret Sauvage. Cela nous a permis de nous faire connaître, de rencontrer

d'autres artistes comme les Sergent Garcia. Les gens pensaient faire une bonne action en venant écouter des autistes sur scène et ils sortaient émus, la larme à l'œil. Nous nous sommes rendus compte de l'impact que pouvait avoir notre groupe. Et qu'avant toute chose, c'était notre musique qui plaisait.

Les concerts se sont très vite enchaînés. Au début nous nous produisons surtout dans les institutions. Nous sommes très connus dans le monde du social. Mais dès le départ il y avait au moins quatre ou cinq concerts par an hors du champ du handicap. Nous avons joué entre autres avec M, Grand Corps Malade et participé à un clip de Calogero.

ONT-ILS COMME TOUT ARTISTE LA NOTION DE TRAC ?

Souvent j'ai répondu non à cette question mais maintenant qu'ils ont fait un gros travail sur eux et qu'ils sont capables d'exprimer leurs émotions et de mettre des mots dessus, on voit bien que certains résidents peuvent avoir le trac. Mais ils n'ont pas le même rapport au trac que nous. Ils vont plutôt s'inquiéter du nombre de spectateurs, en faire trop sur scène... En revanche, ils sont conscients du succès. Tout en le gérant chacun de manière différente. Ils ont appris le métier. Savent comment se mettre en avant, jouer avec leur image. Et mesurent évidemment l'impact sur le public.

LE TRAVAIL EST SYNERGIQUE. ILS VOUS APPORTENT AUTANT QUE VOUS LEUR APPORTEZ...

Indéniablement. Ils peuvent nous sublimer. Sans me rabaisser, je chante de manière très banale par exemple alors que Maxime ou Kevin ont quelque chose dans la voix de l'ordre du pur talent. Bien sûr ils ont besoin de maîtres d'œuvre pour optimiser tout cela. Nous savons dans quel registre ils seront le plus à l'aise, essayons de les mettre en avant à travers les textes que nous écrivons tous ensemble.

JUSTEMENT COMMENT SE DÉROULE LE TRAVAIL DE PERCUJAM ?

Désormais le centre Alternote est entièrement articulé autour du projet. Cela simplifie grandement la logistique. Le studio reste toujours en place, nous



KEVIN VAQUERO et LAURENT MILHEM

n'avons pas besoin de raccompagner les jeunes après les concerts. Et cela m'a permis d'embaucher des éducateurs ayant une véritable compétence musicale, pédagogique et complémentaire... J'ai toujours tendance à résumer cela en parlant d'une StarAc pour autistes. Percujam c'est le Prime et toute la semaine on bosse en atelier. Mais ils ne se nourrissent pas que de musique. Ils travaillent aussi sur leurs difficultés, l'écriture, le sport... Du coup notre travail a évolué. Nous partons de leurs propres textes plutôt que d'écrire pour eux. Nous utilisons de plus en plus leurs mots, leurs idées musicales et retravaillons tout cela ensemble. Tout en gardant notre style.

COMMENT SE COMPOSE UNE CHANSON ?

Avant tout, on y parle d'eux. Donc leur personnalité, leur manière d'être est au cœur de celles-ci. Nous parlons de ce que nous vivons avec eux. Et si ce n'est pas exactement leurs paroles, ils se reconnaissent complètement dans ce que nous racontons. Nous utilisons leurs stéréotypes, leurs bizarreries... Et cela les fait marrer. La règle est simple : si cela leur plaît, on fonce. Si cela leur déplaît, on laisse tomber. On ne leur impose rien. C'est plus qu'important de faire avec leurs envies, leurs désirs... Et puis nous travaillons avec la richesse musicale de tous les membres du groupe. Nous n'avons pas tous les mêmes affinités... Rap, reggae, rock, zouk, chanson française... Nous inventons tous types de musique, tous styles d'univers. Cela nous rend inclassables.

LE STYLE A-T-IL GAGNÉ EN AUDACE ? EN AMBITION ?

L'importance de certaines scènes ou événements comme un direct chez Anne-Sophie Lapix nous ont poussés à aller vers de plus en plus d'exigence. Mais c'est une pression qui s'est faite dans la progression. Le Percujam d'aujourd'hui n'est pas celui de la création. Il en subsiste trois membres : deux résidents et moi. Il y a eu des départs, des retours... Et tout cela a fait évoluer les compositions.

Depuis quelques années nous avons étoffé le staff. Succès oblige (*rires*) ! Il y a des gens qui travaillent avec nous sur l'artistique mais qui sont extérieurs au groupe. Ce sont des musiciens confirmés qui continuent de jouer de façon

professionnelle et ils sont nos orfèvres. Et ils ont apporté une exigence plus marquée. Ils nous font travailler sur les sessions en studio où nous devons être capables d'enregistrer piste par piste. D'être tout de suite bons sur son instrument. C'est une pression de plus - certains n'ont d'ailleurs pas toujours su l'affronter, il y a eu hélas un départ - mais ils aiment tellement cela, ils en ont tellement envie, qu'ils ont réussi à s'adapter et à être à la hauteur de la difficulté.

KEVIN VAQUERO / MEMBRE DU GROUPE PERCUJAM

DEPUIS COMBIEN DE TEMPS FAITES-VOUS PARTIE DE PERCUJAM ?

Depuis dix ans maintenant. Je les ai découverts en 2006 lorsque j'ai reçu et écouté leur premier album. Deux ans plus tard, je les découvre sur scène et vers 2011, je commence à chanter et jouer avec eux.

DE QUELS INSTRUMENTS JOUEZ-VOUS ?

De la guitare, percussions, batterie et piano... et je chante. Avant d'intégrer Percujam j'ai chanté pendant six ans dans la chorale d'un autre centre.

QUE REPRÉSENTE LA MUSIQUE POUR VOUS ?

La musique est un moyen de m'exprimer sur ma vie, sur moi-même. Mais je crois que c'est valable pour tout le monde. Elle apporte de la tranquillité, de l'apaisement. La musique est notre médicament. Elle démêle nos angoisses. Elle nous permet de dépasser le négatif pour aller vers le positif.

ET QUE VOUS PROCURE LE FAIT DE CHANTER SUR SCÈNE ?

Du plaisir. Celui de chanter pour les autres. On voit que dans la salle, le public apprécie cette idée de groupe, ce que nous sommes. Ils ressentent la manière dont Percujam nous a permis d'avancer. Avant de nous voir, les spectateurs

ignorent souvent ce qu'est l'autisme. Et maintenant ils le découvrent. Ils savent que nous sommes différents bien sûr mais aussi que nous sommes des êtres humains comme eux, comme vous.

IL Y A CETTE CHANSON SLOGAN DE VOTRE GROUPE : ARTISTE AUTISTE

Nous avons joué sur la rime. Et cela a inspiré le texte d'une de nos chansons : une lettre d'écart, une note d'espoir...

COMMENT SE DÉROULE LE TRAVAIL AVEC PERCUJAM ?

Le lundi matin nous travaillons entre une heure et demi et deux heures... tous ensemble. Et le jeudi une grande partie de l'après-midi. On commence toujours par s'échauffer la voix. On travaille sur l'articulation, la diction. Bien mémoriser les textes de manière à ne pas commettre d'erreurs sur scène.

UNE SALLE PLEINE CELA VOUS REND NERVEUX ?

Cela ne me fait rien. À chaque fois cela me redonne au contraire l'envie de continuer, de jouer notre musique, que les gens la découvrent... Il y a un public fidèle. C'est très valorisant sur un plan personnel.

LE TOURNAGE N'A PAS ÉTÉ TROP COMPLIQUÉ À INTÉGRER DANS LE TRAVAIL DE PERCUJAM ?

La caméra ne nous gênait absolument pas. Nous avons conscience que l'on allait parler de nous et cela nous réjouissait. Nous sommes les acteurs principaux (*rises*). Chacun de nous était interviewé et nous pouvions parler de nous, du groupe... et de nos angoisses. Par exemple, lorsque dans le film Laurent me cherche et que je me cache, cela correspondait à un jour où je ne me sentais vraiment pas bien. Mais aujourd'hui, c'est une scène que j'adore et que je me repasse en boucle.

RAPHAEL SIGOGNE

/ MEMBRE DU GROUPE PERCUJAM

COMMENT AVEZ VOUS DÉCOUVERT ET INTÉGRÉ PERCUJAM ?

J'ai découvert le groupe en 2007. J'avais rencontré d'abord Laurent qui était batteur, puis Michel (Michel Pinville, directeur du centre Alternote), Catherine (Catherine Allier, fondatrice du centre Alternote), Mylène (membre du groupe)... Je jouais déjà de la batterie à l'époque et en terme de tempo et de rythme, je trouvais que ce que je faisais collait bien avec le groupe. J'ai commencé par des concerts au Sylvia Monfort par exemple puis ai participé à l'enregistrement d'un album...

QUELS SONT VOS GOÛTS MUSICAUX ?

J'aime le punk, le reggae, le métal, le rap aussi. Mais aussi l'électro, le rythm and blues et, de temps en temps, un peu de musique classique car cela détend (*sourire*).

QUAND AVEZ-VOUS DÉMARRÉ LA BATTERIE ?

J'ai commencé à jouer de la batterie vers 14 ans en prenant des cours. Avec Thierry, un de mes profs, j'ai beaucoup évolué sur les techniques, sur les roulements. Grâce à lui j'ai pu devenir un meilleur batteur. Un batteur qui peut surprendre. J'ai intégré un premier groupe mais cela n'a pas marché. Puis j'ai découvert Percujam. Je leur ai très vite demandé si je pouvais jouer avec eux et ils ont accepté.

UN SOUVENIR DU PREMIER CONCERT ?

J'étais derrière le rideau, j'entendais les cris du public et j'avais un peu peur. Mais dès que je suis entré sur scène, je n'ai ressenti aucune angoisse. Sur scène, quand je sens que je suis bon, que je ne fais pas d'erreurs, je me sens plus en forme. J'ai l'impression de ne plus ressentir de stress et

de m'éclater beaucoup plus que je ne le fais en répétition où je m'angoisse très souvent. C'est du vrai plaisir. Le public nous encourage, demande des rappels... C'est immense.

QUE REPRÉSENTE POUR VOUS LA SCÈNE ?

J'aime le collectif. Être tous ensemble. On se regarde, on se sourit. Et du coup sur scène on peut oser des choses qui ne sont pas sur l'album. Parce que nous sommes ensemble et que nous ressentons que les spectateurs aiment ce que nous faisons. Qu'ils sont scotchés par notre musique. Je vois leurs sourires. Je les vois danser. Et c'est une grande fierté.

QU'EST-CE QUI VOUS TOUCHE LE PLUS EN SORTANT DE SCÈNE ?

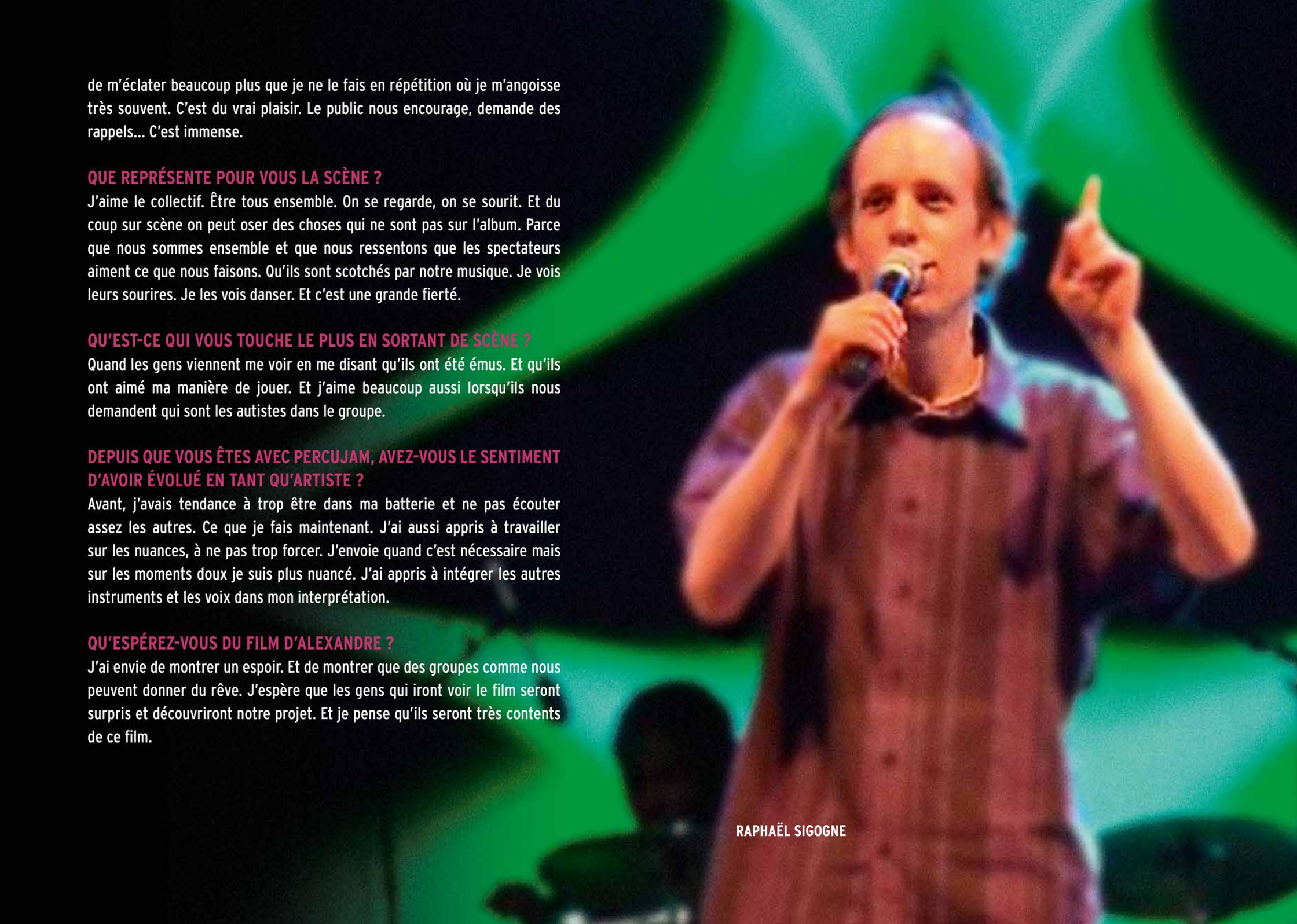
Quand les gens viennent me voir en me disant qu'ils ont été émus. Et qu'ils ont aimé ma manière de jouer. Et j'aime beaucoup aussi lorsqu'ils nous demandent qui sont les autistes dans le groupe.

DEPUIS QUE VOUS ÊTES AVEC PERCUJAM, AVEZ-VOUS LE SENTIMENT D'AVOIR ÉVOLUÉ EN TANT QU'ARTISTE ?

Avant, j'avais tendance à trop être dans ma batterie et ne pas écouter assez les autres. Ce que je fais maintenant. J'ai aussi appris à travailler sur les nuances, à ne pas trop forcer. J'envoie quand c'est nécessaire mais sur les moments doux je suis plus nuancé. J'ai appris à intégrer les autres instruments et les voix dans mon interprétation.

QU'ESPÉREZ-VOUS DU FILM D'ALEXANDRE ?

J'ai envie de montrer un espoir. Et de montrer que des groupes comme nous peuvent donner du rêve. J'espère que les gens qui iront voir le film seront surpris et découvriront notre projet. Et je pense qu'ils seront très contents de ce film.



RAPHAËL SIGOGNE



FICHE TECHNIQUE

Réalisateur Alexandre Messina
Auteurs Alexandra Lederman, Alain Miro, Alexandre Messina
Musique originale Percujam
Image Nicolas Connan
Son Amaury Arboun
Montage Guillaume Lebel
Producteurs Alexandra Lederman, Alain Miro

MAXIME SEENÉ

*« ... Et surtout leur beauté intérieure !
Je voulais filmer leur joie lorsqu'ils font de la musique.
L'endroit où ils nous emmènent, qui semble si pur, si naturel. »*

- ALEXANDRE MESSINA

